

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Jacques FREY

Le jeu : travaux d'élèves

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 103-105

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le jeu

Quand le soleil me souriait à travers les vitres, et les arbres dans leur beauté majestueuse m'appelaient dehors, je sentais en moi le désir irrésistible d'être libre, de jouer dans les forêts et sur les clairières.

Je me revêtais d'une légère peau de chamois ; je m'amusais un instant à lancer les bouquins de classe dans les quatre coins de la chambre ; puis, sans rien dire à maman, avec un saut audacieux, je m'élançais par la fenêtre... Enfin ! J'avais le ciel profondément azuré au-dessus de ma tête ; j'aspirais le parfum des merveilleuses fleurs de la campagne...

Les herbes se pliaient sous mes pas rapides, et bientôt j'avais gagné la forêt. Une fraîcheur agréable m'entourait. Qu'il était doux d'aller sur la mousse épaisse, sous ce grand toit mugissant ! De loin déjà, je voyais mon ami Léon devant notre repaire : il se préparait un rôti. Après quelques cérémonies indiennes, inévitables, nos jeux sauvages commençaient.

Une fois dans la forêt, Léon était mon ennemi juré. Des flèches sifflaient, se plantaient souvent avec un rude choc dans mon bouclier. Je sautais derrière un buisson, Léon me perdait de vue, et, de ma cachette, je lançais des mottes de terre, des couteaux. Léon se montrait souple comme un écureuil, se cachait toujours à temps derrière un arbre. — Nos cris de guerre retentissaient dans les bois. — Alors, furieux, je jetais ma lance dans la direction de mon ennemi. Nous nous élancions l'un sur l'autre ; je cherchais à blesser Léon de mes couteaux en bois ; mais il se défendait hardiment avec une massue légère, son arme préférée.

Maint promeneur plongé dans de profondes pensées, s'enfuyait de ce lieu de guerre ; il ne comprenait pas les plaisirs de la jeunesse.

Après un combat acharné, nous allions nous rafraîchir dans un clair ruisseau qui se faufilait à travers le bois. Assis autour d'un petit feu, nous attendions l'obscurité en fumant le calumet et dessinant des figures pittoresques sur la roche nue. Quand la lumière lunaire paraissait dans le firmament et que la forêt s'endormait doucement, nous quittions la caverne. L'obscurité complète faisait de nous des aveugles, mais je connaissais tout chemin passable et nous revenions chaque fois vivants à la maison.

Maman me faisait souvent des reproches, car elle n'aime pas les habits sales et déchirés ; elle grondait aussi sur les devoirs négligés... Je promettais beaucoup. Mais

sitôt seul, les arbres frémissants, les oiseaux joyeux, le feu du camp me venaient à l'esprit, et le sentiment d'avoir passé un « chic » après-midi me restait.

Jean-Jacques FREY, Principes B.